

ÔE Kenzaburô

# NOTES D'OKINAWA

Traduit du japonais  
par Corinne Quentin



*Éditions Picquier*

## PROLOGUE

### *Rendre hommage à celui qui est mort en partageant sa colère*

Le 9 janvier 1969, avant le lever du jour, Furugen Sôken, président de l'Association des Citoyens de la Préfecture d'Okinawa, et qui, pour ceux qui le connaissaient, représentait bien plus encore que cela, a soudain trouvé la mort alors qu'il logeait au Nippon Seinenkan à Tokyo. Ce bâtiment était en quelque sorte le quartier général depuis lequel Furugen consacrait sa vie au mouvement pour la rétrocession d'Okinawa et, en se trouvant ainsi pris au milieu d'un incendie, au petit matin, alors que la veille, les discussions avec ses camarades venus d'Okinawa à Tokyo s'étaient poursuivies jusque tard dans la nuit, on peut dire que Furugen est mort sur le champ de la bataille à laquelle il se dédiait corps et âme.

Si j'écris ici ma peine face à la disparition de Furugen, je ne prie cependant pas pour le repos de son âme. Il est impossible d'apaiser l'âme de Furugen. Par le message que j'adresse à Furugen, je veux plutôt rendre hommage à cet irremplaçable disparu.

Toi qui es mort, continue à vivre en nous avec ta colère, continue à répandre ta rage parmi les si faibles vivants que nous sommes!

La mort de Furugen est due à une intoxication par l'oxyde de carbone alors que la fumée engendrée par

un incendie avait envahi le quatrième étage du Nippon Seinenkan. Un instant, Furugen s'est sans doute réveillé de son profond sommeil et de l'ivresse de la veille, et il a sans doute eu le temps de regarder en face la mort qui venait l'assaillir. Quand j'ai reçu l'annonce de son décès, immédiatement s'est imposée à moi l'image si particulière de son visage enfantin, mais qu'une fatigue accumulée pendant de longues années assombrissait en profondeur, un rembrunissement avec lequel contrastaient sa droiture et sa douceur, son corps arrondi par un évident abus de nourriture, d'où partaient des bras et des jambes qui semblaient humoristiquement courts. L'image de ce corps de Furugen sur le point de mourir, allongé sur un lit déjà enveloppé de fumée, et qui, lorsqu'il a repris pleine conscience, a sans doute été saisi tout à la fois par le désarroi, la peur et un sentiment d'impuissance, s'est emparée de moi et pendant un long moment je n'ai pu retenir mes larmes.

Peu à peu j'ai cependant réalisé que cette image que je m'étais faite de Furugen sur le point de mourir était fondamentalement erronée. Ce qui a envahi sa conscience au dernier instant de sa vie, ce n'était ni le désarroi, ni la peur, ni un sentiment d'impuissance. C'était à n'en pas douter la colère, une rage furieuse. Face à cette indignation, les larmes de tristesse que j'ai versées ont sans doute été comme des gouttes d'eau rebondissant sur un morceau de fer incandescent et immédiatement évaporées.

Si j'ai pris conscience de cela c'est grâce au frère de Furugen, Sôjun, qui lors de la veillée funèbre puis des obsèques, tout en se contrôlant avec un stoïcisme extraordinaire, par deux fois a laissé exploser avec virulence et tranchant une voix remplie de colère. J'ai alors senti que la seule façon de rendre vraiment hommage à Furugen mort était de s'efforcer de partager sa colère. Pourtant, cette colère qui était celle des habitants d'Okinawa et qui

se concentrait sur la lame acérée de la lourde lance de Furugen n'était bien évidemment pointée vers personne d'autre que nous, les Japonais de Hondo\*<sup>1</sup>, les Japonais de métropole. Qui donc, repensant aux trente-huit années de vie de Furugen, pourrait le nier ? Notre désir de rendre hommage à Furugen mort ne peut qu'aller de pair avec un sentiment de honte, et nous plonger dans un abîme sombre et misérable.

Ce mot *honte*, je l'utilise dans le sens et avec la résonance qu'il avait en sortant de la bouche de Sôjun. Pendant la veillée funèbre dans le temple Jôrokuji, Sôjun était agenouillé tout près des gerbes de fleurs. Il donnait même l'impression de vouloir y plonger la tête et, de temps en temps, posait son visage sur elles. Ce comportement plutôt étrange m'a bouleversé. J'ai eu le sentiment qu'il était mû par un chagrin extrême et je n'ai pu m'empêcher de détourner mon regard. Il ne s'agissait cependant pas d'un accès de tristesse, mais d'une expression volontaire de sa colère. Plus tard, Sôjun s'est levé pour prononcer un discours dans lequel il a dit être reconnaissant que ce soit dans ce temple Jôrokuji où Sôken avait longtemps vécu qu'aient été lavés pour la dernière fois les pieds de « *celui qui était à la fois mon frère cadet et mon compagnon de combat* ». Ces mots étaient particulièrement émouvants mais c'est ce qu'il a ajouté ensuite, d'une voix encore plus profonde, encore plus calme et contrôlée, pour contester les contrevérités énoncées par les médias, tant à Okinawa qu'en métropole, sur le fait que Furugen Sôken serait « mort brûlé », qui a ébranlé toutes les personnes présentes à la veillée funèbre.

De nouveau, lors des obsèques, après avoir terminé son discours, Sôjun est passé au milieu de l'assemblée et, tout en se contenant fermement, il a repris la parole avec

---

1. Les mots suivis d'un astérisque à leur première apparition dans le texte font l'objet d'une rubrique du répertoire en fin de livre.

une voix remplie de sanglots pour protester contre l'usage erroné de l'expression « mort brûlé » dans les médias : c'était la force de la colère qui ne cessait de l'agiter intérieurement qui faisait ainsi gémir cet homme calme et déterminé.

Pendant les seize années de son engagement dans le mouvement pour la rétrocession d'Okinawa, jusqu'à sa mort trop précoce, Furugen Sôken n'a jamais pris un repas ni passé une nuit dans sa maison natale. Le fait que la mort si amère de cet homme victime d'une asphyxie par l'oxyde de carbone ait été présentée unanimement par tous les médias comme le décès d'un homme « brûlé dans un incendie », sous-entendant la responsabilité du mort dans le sinistre même, n'est-ce pas une honte pour tous les Japonais qui ont répandu cette information ? C'est cela que Sôjun dénonçait avec une impressionnante sincérité. Malgré sa contestation de l'information, l'absence de la moindre rectification lui a fait répéter avec colère : n'est-ce pas une « *honte pour la nation japonaise* » ?

Furugen Sôjun est un paysan de l'île Ie-jima. Quand il était enfant, sa famille a décidé de le vendre comme main-d'œuvre à des pêcheurs d'Itoman pour payer les dettes de la famille, mais comme il ne nageait pas bien, plutôt que d'aller se noyer à Itoman, il a tenté de mourir en avalant une grande quantité de champignons empoisonnés poussant dans les sous-bois humides, il a cependant fini par vomir et son projet a échoué ; lorsque sa mère le trouve en pleurs, caché sous les pilotis de la maison, alors que dans un moment de désespoir elle avait d'abord voulu vendre ce fils aîné, elle prend finalement la ferme décision de renoncer à cet abandon. Telle est l'expérience que Sôjun a connue dans son enfance.

Plus tard, pour faire vivre sa famille nombreuse, il vend ses quelque quatre mille mètres carrés de terrains cultivables pour acheter une surface huit fois plus importante

de terres arides et, par un travail acharné, il arrive à y récolter quelques légumes et à vivre plus ou moins de l'agriculture.

Après tous ces sacrifices, son frère cadet Sômei comble ses attentes en entrant au lycée agricole de Yaeyama, mais malgré d'excellents résultats tant dans sa formation scientifique que dans toutes ses activités d'étudiant, il est enrôlé et sacrifié pendant la bataille d'Okinawa. Quant à son plus jeune frère, Sôken, qui survit heureusement malgré un enrôlement à quinze ans parmi les élèves des troupes *Tekketsukin-nôtai*\* des jeunes défenseurs de l'empereur, Sôjun le soutient jusqu'à ce qu'il devienne enseignant au lycée Hentona d'Okinawa, et lorsque Sôken décide de faire des études supplémentaires sur Hondo, il l'y envoie immédiatement ; plus tard, le « passeport » nécessaire au retour à Okinawa lui étant refusé du fait de sa participation aux mouvements étudiants, pendant seize ans, ce Sôken se consacrera sans relâche au mouvement pour la rétrocession d'Okinawa ; pendant ce temps, le frère aîné Sôjun poursuivra sa rude vie d'agriculteur sur Ie-jima dont la moitié de la surface a été saisie pour les camps militaires américains. Ainsi Furugen Sôjun est une incarnation de la situation dans laquelle se trouve Okinawa : il a lui-même consacré toute sa jeunesse au mouvement pour la rétrocession d'Okinawa, cette action est devenue ensuite toute la vie de son jeune frère Sôken, alors, quand, au moment de sa mort, on tente de déshonorer ce dernier, Sôjun ne peut que laisser exploser sa colère.

Tout Japonais qui voudrait tenter de réfléchir à l'état actuel d'Okinawa mais ne serait pas ébranlé au plus profond de lui-même par cette voix en colère, sera sans doute incapable de saisir ce qui est au cœur de la situation d'Okinawa et ce que visait l'action de feu Furugen Sôken. Et il lui sera impossible sans doute de saisir que la colère qui a envahi Sôken au moment de sa mort exprime en

fait la profondeur de cette lourde et sombre rage enfouie dans le cœur des habitants d'Okinawa.

Pour Furugen Sôken, la politique était une question de morale et son action ne déviait pas de cet axe central. Sans doute existe-t-il de nombreux activistes plus habiles que lui. Mais si je devais témoigner, je dirais, d'après ma petite expérience, comme je viens de le faire plus haut, qu'il était un homme à l'esprit pratique, agissant de manière humaine et pour rien d'autre que pour les autres humains, et qu'il est plus précieux pour moi que tous les activistes que j'ai souvent l'occasion de rencontrer, même s'ils sont charmants, compétents, volontaires, extrêmement rusés. Je ressens donc la mort inattendue de Furugen Sôken comme une perte d'autant plus irrémédiable et sa colère au moment de mourir continue à me frapper durement, de manière imparable, jusque dans mes propres racines.

Si je peux me permettre de parler un peu de mon expérience personnelle, je dirai que pour Furugen Sôken le travail politique de terrain était une activité très humaine qu'il s'ingéniait à défendre en douceur, tel un amortisseur. Quand je réfléchis à ce que j'ai fait personnellement en m'intéressant à la situation politique d'Okinawa, je ne peux que ressentir une certaine honte, mais Furugen était une personne capable de reconnaître simplement mon malaise. Quand je m'exprime publiquement à propos de Hiroshima et d'Okinawa, en particulier, en tant que personne qui vit sur Hondo, je ne peux éviter de prendre conscience de mon indécence, ni éviter donc de ressentir honte et réticence. Pourtant, lors des premières élections législatives, à chaque fois que je me rendais aux rassemblements à Okinawa ou à Tokyo pour soutenir le parti pour la réforme de Yara\* et que j'exposais mon humble avis en montant à la tribune grâce à ma relation avec Furugen, je n'avais pas besoin de tenter de cacher cette

honte et cette réticence : j'avais au contraire la possibilité de les exprimer, et cela me donnait un certain courage pour accepter les réactions de l'auditoire, particulièrement à Okinawa. Tout cela était possible grâce à ce que j'appellerais simplement la gentillesse de Furugen, je ne peux que le reconnaître de nouveau aujourd'hui. Et reconnaître aussi que sous cette gentillesse, Furugen maintenait une colère d'une intensité extrême.

Pendant de longues années j'ai connu une proximité amicale avec Furugen, et en même temps, à chaque fois que je dis que j'ignorais qu'il était un grand buveur, ses proches se montrent généralement surpris. J'ai moi aussi tendance à m'enivrer souvent et je dois parfois appliquer à ma propre propension à la griserie l'explication d'un explorateur à propos des beuveries répétées dans des villages du désert soudanais : « Cela montre qu'il existe un manque, une insatisfaction essentielle qui pousse les hommes à l'autodestruction. » Quand il rentrait parfois à Okinawa, du fait de ses activités politiques, Furugen ne voyait sa famille, à laquelle il restait fortement lié, que rapidement sur le quai du port où accostait son bateau, et il m'est arrivé de le retrouver dans un hôtel de Naha et de discuter avec lui jusque tard dans la nuit, nous nous rencontrions aussi souvent à Tokyo, pourtant je n'ai jamais partagé le moindre verre d'alcool avec lui.

Comment cela se fait-il donc ? Au risque d'essayer les moqueries de ceux que j'imagine me reprocher une idée si naïve, je dirai que, pour l'homme de Hondo que je suis, parler des questions d'Okinawa en buvant de l'alcool m'était impossible, par respect envers Furugen, ou peut-être que cela me semblait impossible parce que j'avais le pressentiment que nous boirions jusqu'à nous enivrer. Après le décès soudain de Furugen, je me suis rendu dans plusieurs bars où il allait régulièrement et j'y ai appris que lorsqu'il était ivre, c'était un polémiste

colérique et obstiné. J'ai alors imaginé Furugen buvant de l'*awamori* en solitaire, rapidement saoulé, laissant exploser sa rage. Et j'ai aussi eu la vision, comme si elle était réelle, de Furugen m'adressant des reproches avec une extrême hargne. Les divers souvenirs de sa gentillesse au cours de nos quelques rencontres me sont revenus en mémoire, mais enveloppés dans l'ombre de sa colère.

Les informations que j'ai récoltées dans les restaurants de cuisine d'Okinawa et les bars où se boit l'*awamori* que fréquentait régulièrement Furugen, ne se limitent évidemment pas au portrait d'un polémiste colérique. Bien qu'elle n'ait pas été une élève directe de Furugen, une étudiante d'une classe au-dessus de celle dans laquelle il enseignait mais qui, une fois arrivée à Tokyo, est toujours restée proche de Furugen, témoigne du fait que, juste après la guerre d'Okinawa, il a fait des études à l'Ecole des enseignants des langues étrangères d'Okinawa, est devenu professeur et, malgré les innombrables obstacles rencontrés, un professeur brillant. Jeune enseignant en sciences naturelles, il aurait même fait la découverte d'une nouvelle espèce de plante.

Pour le territoire d'Okinawa ravagé par l'« *ouragan de fer* » de la guerre, il faut se représenter l'importance que représente la découverte d'une nouvelle plante. Je suis convaincu que cet épisode de sa vie révèle particulièrement ce vers quoi la volonté de Furugen était au fond vraiment tournée.

Mais le jeune enseignant, pendant l'été de ses vingt-deux ans, attiré par de nouvelles études, se rend à Tokyo où il s'inscrit dans deux universités, Meiji et Gaigo, qu'il quittera avant l'obtention d'un diplôme. Si l'étudiant originaire d'Okinawa abandonne ces universités, ce n'est pas parce que ses résultats sont insuffisants et il faudrait lui rendre hommage, il me semble, pour sa décision de renoncer à ses études afin de créer le « Grand

Rassemblement Populaire pour l'application des 4 principes pour la protection du territoire d'Okinawa » (*Yongensoku*) qui s'oppose aux « Recommandations de Price » et amorce le « Mouvement pour la rétrocession d'Okinawa » en métropole dont il poursuivra ensuite les actions et auquel il consacrera sa vie.

Jusqu'à l'aube du 9 janvier 1969 où se terminera sa courte vie, à trente-huit ans, Furugen se consacre entièrement au travail sur le terrain pour la rétrocession d'Okinawa et très nombreux sont les témoignages que l'on peut rassembler à propos de ses multiples actions. Toutes ces déclarations proviennent de ceux qui partagent la colère de Furugen au moment de mourir, ou qui ont le désir de partager cette colère. C'est pourquoi je me limiterai, parce que cela me semble amplement suffisant, à apporter une seule pièce à conviction témoignant du travail accompli sur le terrain par Furugen pour la rétrocession d'Okinawa. C'est lui qui, avec ferveur, a organisé l'envoi à Okinawa d'un grand nombre d'exemplaires imprimés de la Constitution japonaise. Or, aujourd'hui, alors que cette Constitution ne protège pas Okinawa, qui pourrait contester que si l'opinion selon laquelle la Constitution peut être une arme et la base d'une réflexion politique s'est si largement répandue à Okinawa, c'est bien grâce à la volonté inlassable de ce jeune professeur de sciences naturelles d'à peine vingt ans qui a travaillé activement à l'envoi du texte de cette Constitution à Okinawa, alors qu'il était devenu professeur au lycée Hentona et qu'au milieu d'un territoire dévasté, où ne poussait presque plus rien, il persistait dans ses efforts pour arriver coûte que coûte à découvrir une nouvelle plante ?

Pourtant, l'âme de ce jeune professeur que sa passion pousse à la recherche d'une plante nouvelle au milieu des décombres devait sans doute souvent bouillir d'une rage déçue, car, dans la réalité, la Constitution ne protège

pas Okinawa et, du point de vue de la métropole, ce n'est qu'en refusant de tendre une main solidaire aux compatriotes d'Okinawa dont on s'est détaché et qu'on a négligés, que l'on peut maintenir une apparence de consistance à la Constitution, si bien que, dans l'obstination, envers et contre tout, de ce jeune homme pragmatique, à faire parvenir le texte de la Constitution à Okinawa, on doit sans doute aussi discerner les braises de cette sombre et solitaire rage qui devait brûler au fond de lui.

C'est à ceux qui, avec un sentiment de honte, appréhendent et reconnaissent tout cela, que la voix du mort en colère s'adresse, alors que dans une pièce envahie par la fumée, ses yeux écarquillés voient la mort approcher, et cette voix nous enjoint de porter notre regard sur le peuple de cette base militaire et nucléaire qu'est Okinawa, ce peuple qui exprime clairement sa volonté en choisissant de participer au soutien de la Réforme de Yara, mais aussi sa peur concrète de l'explosion et de l'incendie de B-52 sur ses propres terres, peur qui s'exprime dans un mouvement de grève générale demandant le retrait de ces engins. Cette voix incite à regarder comment, face à cette action qui n'est rien d'autre que de l'autodéfense de citoyens « pour protéger leur vie », s'exerce la pression du pouvoir autoritaire américain par la promulgation de l'« Ordre général sur le travail » (*Sôgôrôdôfurei*) ; cette voix incite également à regarder le comportement sans vergogne et tout aussi autoritaire de l'ambassadeur de notre pays aux Etats-Unis, de notre ministre des Affaires étrangères, de notre Premier ministre, qui, avec tout autant d'impudence, désavouent frontalement la volonté de la population d'Okinawa et ses propres choix de vie, tant pour le présent que pour le futur : c'est à regarder en face le pouvoir autoritaire du Japon que cette voix nous invite.

En tant que citoyens japonais ayant le droit de vote, si nous voulons rendre hommage au défunt Furugen Sôken, dont la sombre colère ne peut être mieux évoquée que par une phrase tirée d'un chant d'Okinawa (*Kumiodori*) intitulé *Okawatekiuchi*: *Je meurs alors qu'il reste tant de choses irrésolues*, avons-nous une autre possibilité que de partager son courroux, tout en ayant conscience de notre honte? Car qui d'autre que nous pourrait être visé par la pointe acérée de sa lourde lance de colère? Ce n'est cependant pas ainsi que l'âme de Furugen Sôken pourra trouver le repos.

*Janvier 1969*

## LE JAPON EST UNE DÉPENDANCE D'OKINAWA

*Pourquoi vais-je à Okinawa*, cette voix à l'intérieur de moi se superpose à la voix d'Okinawa qui me rejette en disant *que viens-tu faire ici* et me déchire sans cesse. *Espèce de bon à rien!* disent les deux voix ensemble. Elles me harcèlent inlassablement avec cette question : *est-ce qu'aller ainsi à Okinawa est facile?* Non, aller à Okinawa n'est pas facile, c'est ce que je pense au fond de moi. A chaque fois que je me rends à Okinawa, je sens devenir toujours plus forte la pression qui en émane pour me repousser. Ce qui constitue cette force qui me rejette, c'est l'histoire, la situation actuelle, les gens, les choses, tout ce qui reste à venir, et c'est parce qu'à ce rejet subtil se superpose la gentillesse absolue des gens que je me suis mis à aimer toujours davantage à chaque nouveau voyage, que la question est si difficile.

Je vais à Okinawa pour tenter de connaître ces personnes plus en profondeur, mais mieux les connaître c'est prendre clairement et désespérément conscience du fait qu'elles me rejettent, avec douceur mais détermination. Pourtant, je continue à me rendre à Okinawa. Lorsque parfois je porte un regard objectif sur moi-même, il m'arrive de sentir une chose étrange. Comme si je regardais ma propre silhouette de dos, en train de fuir. Ce *bon à rien*, je l'observe, calmement. Pitoyable,

désarmé, sans connaissances préalables, sans l'expérience non plus de celui qui aurait surmonté les écueils de la réalité, simplement affaibli par la fièvre et poussé par les circonstances, il se demande ce qu'est un Japonais et s'il n'est pas possible de se transformer en un Japonais qui ne serait pas ce genre de Japonais-là, et en s'interrogeant ainsi il continue sa course. Tel un rat d'égout qui a depuis longtemps fui son territoire, il se retrouve perdu au milieu d'une place, sur le point de s'effondrer misérablement. Il est ridicule. Pour des raisons personnelles, ce *bon à rien* est sur le point de se faire sombrer lui-même, c'est à lui seul qu'il reviendra de payer pour ce qu'il fait, il est donc libre de continuer ainsi à errer, sans force, et à se poser toutes les questions qui lui viennent en tête, aussi extravagantes soient-elles.

Effectivement, depuis quelques années, et la dernière en particulier, de plus en plus souvent, tel un pauvre hère exhibant ses maigres jambes poilues avec une soudaine et indécente arrogance, je me suis retrouvé plongé dans une réflexion sur ce qu'est un Japonais et la possibilité de me transformer moi-même en un Japonais qui ne serait pas ce genre de Japonais-là. Si à ce moment-là je m'étais regardé dans un miroir, j'y aurais vu un visage anémié, non par l'exaltation mais par la faiblesse, un visage enfiévré, et je me serais sans doute éclipsé loin du miroir. Quand je prenais conscience des questions que je me posais, qu'est-ce qu'un Japonais, ne serait-il pas possible de se transformer en un Japonais qui ne serait pas ce genre de Japonais-là, stupéfait ou abattu, il m'arrivait de ne pas pouvoir empêcher qu'un petit sourire que je sentais sardonique se dessine sur mes lèvres. Le matin où, au lever du jour, m'est parvenue l'annonce de la mort soudaine de Furugen Sôken, qui est né à Okinawa, qui a vécu à Okinawa, dont la mort même symbolisait Okinawa, j'étais justement en train de réfléchir à ma propre fin,

je me disais qu'il était fort probable que bientôt une mort imprévue, comme celle de cet ami, m'attende, et je me suis soudain demandé si, avant de disparaître, il me serait possible de trouver mes propres réponses à ces questions, qu'est-ce qu'un Japonais, n'est-il pas possible de se transformer en un Japonais qui ne serait pas ce genre de Japonais-là, alors, une peur qui ressemblait à la crainte de mourir, un sentiment d'impuissance, d'isolement, un pessimisme, pesèrent sur ma nuque, me faisant baisser la tête, et je me mis à pleurer misérablement.

Pourquoi est-ce que j'écris cela maintenant ? Parce que, lorsque je pars en voyage pour Okinawa, ces questions m'accompagnent : qu'est-ce qu'un Japonais, n'est-il pas possible de se transformer en un Japonais qui ne serait pas ce genre de Japonais-là, ou plutôt, comme je l'ai relaté plus haut, parce que ces questions font partie de mon quotidien, je veux les élucider. C'est aussi parce que je suis déchiré entre la voix intérieure hésitante qui me pousse vers Okinawa et la voix extérieure qui me repousse, ou peut-être même à cause de cette sensation de rejet, que j'éprouve profondément la nécessité de multiplier mes voyages. Bien sûr, en commençant ainsi, je ne cherche pas à me trouver moi-même des excuses. Ces textes ne sont pas non plus la confession d'un repentant. Tant que la situation actuelle d'Okinawa se maintiendra, aucun Japonais de Hondo ne pourra officiellement obtenir la moindre absolution d'Okinawa ni des personnes qui y vivent, et un repentir honnête ne sera pas non plus possible. Cette voix de rejet venant d'Okinawa est une voix qui, sans concession, refuse toute fausse indulgence mais aussi la volonté de repentance qui s'y mêle intimement. Personnellement, à chaque fois que j'écris à propos d'Okinawa et des personnes qui y vivent, je ne peux éviter que me viennent à l'esprit les erreurs qui se répètent à leur sujet. Ne serait-ce que concernant

l'époque moderne et contemporaine, après l'annexion\* d'Okinawa au Japon (*Ryūkyū-shobun*), une énorme quantité de déformations et d'erreurs éhontées, volontaires ou non, se sont accumulées dans les observations et analyses des Japonais de Hondo à propos d'Okinawa et de ses habitants. Elles résultent évidemment d'une discrimination envers Okinawa mais surtout de cette détestable tendance japonaise à la déformation et la falsification quand il s'agit d'auto-propagande.

Les déformations et falsifications dues à ce penchant japonais, je ne peux pas dire que j'en suis totalement affranchi. Pour être franc, je dois avouer que plusieurs fois, à propos d'une vision grossière ou d'une analyse erronée d'Okinawa, je me suis vu obligé de reconnaître que j'avais moi aussi eu cette vision ou fait cette analyse. En ce sens, mes voyages à Okinawa, même s'ils ne me permettent pas de sortir de la perspective qui est la mienne, sont des moments où, tout en touchant le fond d'un abîme de pessimisme devant la difficulté qu'il y a à s'élever au-dessus de ces questions, je réfléchis à ce qu'est un Japonais, à la possibilité de se transformer en un Japonais qui ne serait pas ce genre de Japonais-là.

Lors de mon premier voyage à Okinawa, au printemps 1965, du moins dans l'avion qui m'emmenait vers Naha, j'échappais encore à une claire prise de conscience de mon ignorance, de mon manque d'imagination pour appliquer à la réalité des concepts abstraits que je connaissais, du filet de protection qui resterait interposé dans mes relations avec les personnes vivant là où j'allais atterrir, qui allaient bientôt entraîner mes propres hésitations intérieures et mon rejet de la part d'Okinawa. Je n'imaginai pas encore non plus que, plus tard, par un retour de balancier, viendrait pour moi le temps où je devrais souvent repenser à tout cela avec honte : à ce moment-là j'étais encore un voyageur naïf.

Cependant, pendant ce séjour, une fois terminé le programme initialement prévu, il ne me fut plus possible de me maintenir dans cette position d'innocent visiteur. Resté seul à Naha, je me mis à écrire un texte qui commençait par les mots qui vont suivre. J'y discerne qu'à ce moment-là commençaient déjà à émerger les questions qui me taraudent aujourd'hui à propos des relations avec Okinawa : qu'est-ce qu'un Japonais, n'est-il pas possible de se transformer en un Japonais qui ne serait pas ce genre de Japonais-là.

*Quel que soit le pays, quelle que soit la région, la beauté physique et expressive de celui qui y vit est en grande partie liée aux caractéristiques du lieu. L'originalité des individus d'une région particulière se manifeste dans leur apparence extérieure et en fait leur charme. Inversement, la laideur d'un individu dépendra de la configuration physique et des traits propres au lieu où il vit. Comme les deux faces d'une même pièce, les caractéristiques d'un pays ou d'une région sont sans doute également profondément liées à la beauté ou la laideur de ses habitants. Si on considère par exemple que nous, Japonais, nous sommes beaux, cette beauté sera liée aux caractéristiques du lieu qu'est le Japon, et quand nous sommes laids, c'est que nous possédons des particularités locales, nous sommes alors tellement japonais que nous en devenons laids.*

Plus tard je saisirai combien cette expression *laideur japonaise* dépasse la simple apparence physique. C'est Okinawa qui m'a mené à cette prise de conscience, et en l'élargissant à des domaines de plus en plus variés, a suscité ces questions, qu'est-ce qu'un Japonais, n'est-il pas possible de se transformer en un Japonais qui ne serait pas ce genre de Japonais-là, que je me répète faiblement, comme une lamentation, une pensée sans issue contre laquelle je me heurte, ou qui me poursuit, et par où débudent toutes mes réflexions actuelles.

Ce texte, j'ai commencé à l'écrire pour tenter d'exprimer l'émotion ressentie dans la ville de Koza, au centre de rééducation d'adolescents de Ryûkyû, alors que par un judas, je regarde un jeune garçon assis immobile sur le parquet d'une cellule, à côté d'un éducateur (plus tard, le souvenir même d'avoir ainsi regardé par ce judas me plongera souvent dans une sensation de gêne amère), l'éducateur lui demande : « Pourquoi as-tu été enfermé dans cette cellule ? » et j'entends la voix du jeune homme répondre : « Je me suis rebellé. » Si, dans ce centre de Ryûkyû, malgré le manque de moyens dévolus à leur rééducation, malgré le nombre de jeunes accueillis qui est double de celui a priori fixé, un certain ordre est maintenu à l'intérieur des grilles déglinguées, cela tient, me dis-je, à l'âge des jeunes qui y sont retenus et pour lesquels des éducateurs, qui ont dû participer aux combats sans espoir de la bataille d'Okinawa, font des efforts étonnants auxquels les jeunes détenus répondent par leur docilité stoïque.

*Dans le centre de rééducation où sont entassés de jeunes délinquants dont le nombre atteint le double de la capacité du centre, il serait sans doute facile de déclencher une insurrection. Pourtant, les jeunes ne revendiquent pas le fait que, même en tant que délinquants, ils pourraient prétendre à certains droits, et ils endurent cet établissement délabré ; derrière leur soumission à la vie du centre de redressement, n'y aurait-il pas une sorte d'amitié masculine partagée avec leurs éducateurs ?*

C'est ce que j'ai écrit alors. Mon erreur de jugement dans ce texte provient clairement d'une sorte de vœu pieux sentimentaliste, et j'ai dû la corriger lorsque je suis retourné à Okinawa, à l'automne 1967. Voici ce que j'ai alors écrit en enterrant mes romantiques chimères :

*Ce dangereux équilibre se disloque ; on m'a parlé de trente-cinq évasions, soit cent quarante-neuf jeunes qui*

*se seraient sauvés; j'ai aussi eu l'impression que les éducateurs se sentaient dépassés par l'opposition des délinquants. Les clôtures autour de l'établissement, terriblement et très visiblement endommagées, étaient sommairement réparées. C'était ce qui restait après le passage des organisations criminelles venues récupérer sans vergogne ce qui constituait pour elles une précieuse force de travail.*

Mon erreur d'interprétation venait comme me griffer la peau avec la pointe d'un clou et le simple ajout de ces lignes pour la corriger ne constituait bien sûr pas une réponse aux questions que, lors de ma seconde visite au centre de rééducation, je ne pouvais plus éviter de me poser. Il m'était impossible de fuir mon erreur indemne de toute blessure. Je me souviens clairement que dans mon hôtel de Naha, après ma nouvelle visite au centre de redressement, je relis toutes sortes de notes fragmentaires jetées dans mon carnet et, pendant la nuit, parce que je dois donner forme à la confusion qui m'assaille, je tente une esquisse de quelque chose qui serait un roman et passe un long moment sans dormir. Généralement, quand je commence un roman, bien que sans cesse amené à prendre conscience que je suis encore un pauvre apprenti peu expérimenté dans ce travail, je saisis cependant que l'écriture est une tentative pour maîtriser mes ténèbres intérieures et je m'appuie sur une sorte de routine professionnelle d'auteur de romans.

Quoi qu'il en soit, j'esquisse dans mon cahier une scène où je rencontre, au coin d'une rue de Naha ou de Koza, ce jeune garçon qui, dans sa cellule, a répondu avec un regard perçant « je me suis rebellé ». Sa laideur que j'avais alors vue comme une particularité régionale propre aux gens d'Okinawa est plutôt à présent, avec ses yeux scintillants, ce qui fait la beauté du visage de ce jeune homme. Comme je l'ai observé par le judas de la cellule où il était enfermé, je n'ai plus maintenant

le droit de refuser la discussion qu'il m'impose en me saisissant rudement par les épaules. Même en tant que délinquants nous avons des droits que nous pouvons revendiquer, alors as-tu vraiment pensé que nous ne les revendiquerions pas et accepterions simplement la situation ? Pourquoi devrions-nous la supporter ? Pourquoi devrions-nous ressentir une amitié virile pour les éducateurs qui nous enferment ? Pourquoi ne déclencherions-nous pas des émeutes faciles à soulever et devrions-nous rester assis dans nos cellules ? N'est-ce pas simplement pour la paix des petits esprits des Japonais de Hondo que tu avais besoin d'une fiction dans laquelle, nous, les délinquants d'Okinawa, ne nous révoltant pas, ne revendiquant aucun droit, supportant tout et n'importe quoi, nous irions même jusqu'à éprouver de l'amitié pour les éducateurs qui nous enferment ?

Dans la réalité, je n'ai pas eu à essayer les accusations de ce délinquant, mais chaque fois que je me trouvais face à des jeunes gens d'Okinawa qui ressemblaient à ce fantôme, jusque dans les moindres détails concrets, je ne pouvais éviter d'écouter la voix accusatrice qui résonnait à l'intérieur de moi.

Ce printemps-là, en avril 1969, je me suis rendu à Okinawa en bateau. L'Américain qui partageait ma cabine avait clairement tout d'un obsédé sexuel. Ce n'est pas l'obsession sexuelle que je veux critiquer. Ces obsédés sont libres et doivent avoir leur propre enfer aussi. Mais ce que faisait cet homme, qui prétendait participer à un programme d'enseignement des langues à Tokyo, était d'inviter dans la cabine, d'abord d'une manière plutôt ambiguë, puis d'une façon qu'il tentait de rendre de plus en plus claire, quelques-uns des jeunes hommes qui retournaient au pays, soit à l'occasion de congés de chantiers sur Hondo où étaient embauchés des groupes de travailleurs d'Okinawa, soit simplement après un

voyage : tous étaient donc des jeunes ayant quitté l'école et ayant un travail.

Moi, derrière le rideau qui entourait ma couchette, j'écoutais les étranges paroles qui s'échangeaient dans ce jeu de séduction. D'abord une conversation dans un anglais simple. C'était l'appât. Ensuite, le spécialiste de l'enseignement des langues passait au japonais. Et l'invite se faisait plus directe. C'est alors qu'un des jeunes Okinawaïens, pour une raison quelconque, sans doute parce qu'il commençait à s'inquiéter du comportement du séducteur et devait sentir comme une embrouille dans la cabine elle-même, vint ouvrir mon rideau pour voir ce qu'il cachait. Le séducteur venait de sortir de la cabine pour aller acheter quelques accessoires supplémentaires à sa mise en scène, tels que des canettes de Coca-Cola et de bière. Je tentai d'alerter les jeunes garçons restés dans la cabine. Mais ils m'ignorèrent purement et simplement. Ils se mirent alors à parler dans la langue d'Okinawa et, après le retour du séducteur, chaque fois que ce dernier se faisait plus insistant, c'est dans cette langue qu'ils échangeaient une conversation rapide pour vérifier l'état d'inquiétude ou de confiance des uns et des autres, tout en restant dans la cabine. Ayant abusé de la bière, un des jeunes garçons se mit à vomir, j'en profitai alors pour appuyer sur le bouton d'appel d'un responsable des cabines, ce qui mit fin à ce théâtre de la passion avant l'embrasement. Si l'Américain était allé au-delà des invites verbales et avait tenté d'initier ces jeunes Okinawaïens à ses jeux pervers, j'étais bien décidé à ne pas le laisser faire et j'attendais donc le moment d'intervenir. Mais pour les jeunes garçons, cet Américain, avec ses allusions sexuelles, avait quelque chose de plus familier que moi, un Japonais de la métropole qui les avertissait que cet homme avait des goûts sexuels bizarres et qu'ils étaient pour lui comme des jeunes filles dont il

allait tenter d'abuser. Quand les jeunes hommes sentirent que l'ambiance devenait étrange, loin de faire appel à moi pour les aider, ils se mirent à utiliser leur langue, parce qu'ainsi je ne les comprendrais pas, pour échanger des informations et se rassurer réciproquement.

Si j'avais alors laissé parler le fantôme de mon jeune garçon, il m'aurait sans doute demandé : est-ce que tu penses avoir un droit moral de nous empêcher de nous amuser un peu en buvant de la bière et du Coca avec cet Américain ? Est-ce que tu veux vraiment nous éviter les risques que nous courons en passant un moment avec lui ? Dis-nous plutôt pourquoi tu es caché là avec ton air inquiet ! Ces Okinawaïens, pour rentrer chez eux, s'étaient choisis des chemises et pantalons à la dernière mode qui leur allaient parfaitement et ils étaient vraiment beaux, et puis, objectivement, on sentait bien qu'ils prenaient un certain plaisir à ce petit jeu aventureux.

Le 17 juin, les journaux annonçaient qu'en soutien à ceux qui avaient été blessés par les baïonnettes de militaires américains lors d'une répression musclée de la grève générale du syndicat *Zengunrô*\* et pour protester contre le fait que ces baïonnettes étaient manifestement volontairement dirigées contre les syndicalistes « une grande manifestation d'habitants de la préfecture d'Okinawa contre la pression armée exercée sur les travailleurs du *Zengunrô* » avait été organisée : « Des heurts violents faisant de nombreux blessés se sont multipliés entre les forces de l'ordre et une centaine d'étudiants aux côtés d'un certain nombre de syndicalistes qui, pour la première fois, ont fait un usage actif de lances et jeté des pierres contre le quartier général. » Ce « premier usage actif de lances » ne précédait pas les blessures par baïonnettes dont avaient été victimes les habitants d'Okinawa : il s'agissait d'un rassemblement en soutien à ces blessés, il faut bien garder cela en mémoire. Cependant, ce sur

quoi je veux plutôt insister maintenant est un autre article des pages « société » des journaux du même jour, traitant d'un « vol à main armée commis par trois jeunes garçons d'Okinawa ».

Ces jeunes avaient à peu près le même âge que le délinquant dans la cellule du centre de rééducation, et le même âge aussi que ces jeunes hommes auxquels l'Américain libidineux faisait jouer les seconds rôles dans son théâtre de séduction. Ces garçons, originaires de la ville de Naha, comme la plupart des jeunes de toutes les régions de Hondo, sont a priori capables de s'exprimer dans la langue standard officielle. Ils ont été embauchés en masse dans les aciéries de Yokohama. D'après ce qu'exposent les journaux, pourtant, « du fait de la différence de langue, ils avaient du mal à s'entendre avec leurs collègues ouvriers pour lesquels ils ont fini par ressentir de l'animosité », si bien qu'ils se sont sauvés de l'usine et se sont retrouvés à Shinjuku. Ayant besoin d'argent dans ce quartier de Tokyo, au cœur de la nouvelle culture consumériste, ils ont menacé, voire blessé, des passants avec des couteaux qu'ils avaient eux-mêmes fabriqués dans leur usine et ont volé certaines sommes d'argent.

Je dois m'arrêter sur le fait que le journaliste note tout naturellement qu'ils parlaient une langue différente. La langue que parlent les jeunes de Naha ou de Yokohama n'est pas différente. Pas de façon essentielle. Cependant, les jeunes ouvriers venus de Naha étant considérés différemment par leurs collègues et mis dans le même sac, c'est cela qui a entraîné leur réaction : pour s'exclure des autres dont on les avait séparés, ils se sont mis à parler la langue d'Okinawa et l'ont utilisée comme le moyen de communication propre au groupe qu'on les avait poussés à former. Il est possible de faire une analogie avec l'expérience étrange que j'ai faite sur le bateau qui m'emmenait à Okinawa, je pense même que cette analogie reflète

la réalité. Les jeunes ouvriers rejetaient en bloc tous les Japonais de Hondo. Et le droit de tout citoyen à « la culture consumériste du Japon en plein développement » dont ils étaient dépossédés, pour l'obtenir, ils ont utilisé des couteaux qu'ils fabriquaient dans l'usine sidérurgique où ils travaillaient tout en étant marginalisés. Ces couteaux qu'ils ont fabriqués, j'ai l'impression que c'est vers moi qu'ils ont été brandis.

Alors, le fantôme à l'image du délinquant me questionne : Ces jeunes hommes que vous avez facilement arrêtés grâce à la puissante force policière dont vous êtes si fiers, que comptez-vous donc en faire ? Est-ce que vous voulez renvoyer ces nouveaux délinquants à Okinawa et les enfermer dans le centre de redressement dont on parle régulièrement à cause des évasions à répétition qui s'y produisent ? La seule chose que ces jeunes hommes ont acquise au Japon est de savoir fabriquer des couteaux, mais pour eux, quel genre de réalité représentait donc le Japon ? Le message que les militaires américains ont adressé aux gens d'Okinawa en brandissant leurs baïonnettes, ces jeunes garçons n'ont-ils pas tenté de le transmettre aux Japonais de Hondo avec leurs couteaux ? Moi, en tout cas, c'est cette vision que j'ai eue. Mais au fond, est-ce qu'« Okinawa » a vraiment poignardé « le Japon » ? Est-ce que ce n'était pas plutôt le contraire ?

*Japon!*

*Patrie!*

*Japon venu jusqu'ici*

*Entendant nos cris*

*Tu détournes le regard de nos visages de vauriens*

*La mer d'Okinawa*

*La mer du Japon*

*Sont séparées*

*Par le 27<sup>e</sup> parallèle nord*